

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Papiers d'altérité

Pierre Ouellet

Volume 39, Number 2 (230), April 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellet, P. (1997). Review of [Papiers d'altérité]. *Liberté*, 39(2), 179–191.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

PIERRE OUELLET

PAPIERS D'ALTÉRITÉ

Michel van Schendel, Jousse ou la traversée des Amériques, Montréal, l'Hexagone, 1996, 126 pages.

Jousse dit : « Je suis née où ça n'importe pas, je suis venue d'où ça n'importe pas. Je suis ici comme là. Je vais là où ça n'importe pas » (...)

Il lui fallait des papiers comme toujours, des *dokumente*, des *patente*, des *papeles*, des *schnicks*, des *schracks*, un sac à *zachen*, des cartes d'identité plus précises et plus feutrées (...).

Michel van Schendel,
Jousse ou la traversée des Amériques

On ne sait pas d'où l'on est, d'où l'on vient, tant qu'on n'y retourne pas par quatre chemins : ceux du poème et de la mémoire, ceux de la langue et de l'histoire. Ceux-là, secrets, sont des pistes que nos pas tracent sur les boulevards que ceux-ci frayent, de front, pavent de va-et-vient, d'aller-retour du temps, dans l'étendue de la parole, plus vaste que le souci – immense, pourtant, devant l'avenir et le passé où se rengouffre notre présent. Les livres de van Schendel sont de la vie

feuilletée. Lentement. On en tourne les pages comme d'un passé – lointain, récent? Non paginé, daté d'hier ou de maintenant. Du temps en feuilles, qui s'accumulent sur la chaussée: on les piétine de l'œil, tasse sous son poids, corps et âme indémêlés. Litière du sens, paille de son, où le regard se couche avec l'image, l'écoute s'allonge auprès de la voix.

On est déconcerté: rien ne va de soi, ou de concert. Mais de guingois, et de travers. Au hasard des pas que l'on fait. Suivant d'improbables calculs, bizarres, secrets – poignées de cailloux lancés de nulle part, mais où? On ne sait pas si l'on va, si l'on revient, dans cette histoire qui a trop de sens, et dans cette langue qui en rajoute, sens par-dessus sens et sens dessus dessous, où le poème de la mémoire installe une table d'orientation, dressée au vent, avec les verres et les couverts que le remords et les regrets mettent devant soi, convié qu'on est à ce curieux banquet: on s'y nourrit d'un passé mort, ressuscité, qui nous donne la force d'attendre encore l'avenir dont le temps même, si incertain, nous fait présent à chaque instant sous forme de rêves mal éveillés, évanouis vite sous leur fumée – don d'espérance, reçu de naissance, pour affronter le contre-don de nos espoirs déçus. On lit pour ça: se souvenir que l'on vit – et ne revit pas, sinon par ce truchement, ce trébuchement: le conte d'une vie que l'on dédie à son enfance dès qu'on l'écrit, et la récrit, de commencement en commencement.

Jousse ou la traversée des Amériques ne raconte pas d'histoire, trompant l'attente, l'angoisse, détournant notre attention du monde que l'on doit veiller, à tout moment, qu'il ne s'éclipse dans notre dos, une distraction de l'être, un bref instant, un détournement de choses qu'aucun regard, aucun souvenir, aucune parole ne contrecarre. Ça ne ment pas, une fable comme ça, toute

en comptines et ritournelles, pour le grand âge et le petit. La vie d'une traite, de sept à soixante-dix-sept ans, d'un bout à l'autre du siècle. Et c'est signé: un oiseau fou autographie le ciel d'un seul coup d'aile, comme un coup de sang. Ça nous rougit le temps, d'un trait: le crépuscule s'étend. On est sous ce dais, et l'on attend: tout le passé revient dans ce présent qui ne va plus, dans cet avenir que l'on n'a plus. Où rien ne va que cent et une fois revenu, souvenu, repassé par cette mémoire qui garde en elle tout ce qui échappe à la durée. Il fait un temps de recouvrance. Voilà, en bref, la météo du siècle. Voilà pourquoi, comment, cette moire cielleuse, qui pèse sur nos têtes. Un temps de mémoire bouchée, par trop de passé qui couvre notre présent, frileux, tremblant de froid – d'effroi? Temps oublieux, qui fait des nœuds dans le fichu du jour, et de la nuit, pour se souvenir qu'il reste encore un peu d'avenir, même rêvé, un peu d'espoir, loin devant lui, qu'il lui suffit de réveiller.

Jousse est une fidélité: rien à voir avec les trompe-l'œil et les trompe-l'ouïe de la fiction rassurante, où l'on aime fuir, à la recherche d'une pièce d'identité, celle qui manque au puzzle d'homme, en chair et en os, qu'on espère être, cette pièce à conviction qui prouve, hors de tout doute, qu'on est en vie et ne rêve pas, fondu au Même, dans le mimétisme du moindre geste, de la moindre pensée. *Jousse* impose sa réalité: des empreintes d'instant, les taches sur le mur que les doigts laissent quand ils ont trempé dans mille et une histoires qui n'ont pas eu le temps de sécher, les rides au creux des mains comme des visages défaits, dont on suit les lignes jusque dans la chair où elles se perdent, rentrées en soi, devenues veines, artères, nerfs et tendons menant au cœur et à la tête que ça fera sauter, bondir du corps comme des souvenirs mal arrimés dans une mémoire

mal refermée. Des bribes de réalité vive, comme on dit *glace vive*, glissante et transparente: une translucidité sur quoi l'œil n'a pas de prise, glissant dessus, passé au travers – mais que l'ouïe saisit, dans des accidents de langue qui font entendre le bruit de fond de sa vie faite, défaite, comme de la glace qui rompt, débâcle dans l'embellie.

Des *mémoires*, oui, mais au pluriel, au féminin: elles ne retiennent rien de la vie de leur auteur, mais laissent tout partir en une foule de vies, immaîtrisables, dont celle de Jousse et de l'oiseau, et de tant d'autres, vautours et colibris, corbeaux et pies, dans leur volière à ciel ouvert où le moindre battement d'aile est un moment volé, et l'arabesque de leur vol, dans l'air raréfié où ils s'enfoncent pour l'éternité, la trace profonde de leur passage à vide, souvenir gravé à vif dans l'amnésie générale que devient l'Histoire quand tout se résigne à la fugacité.

L'écriture *dépayse*, au sens propre: ça vous enlève le sol sous le pied, pour qu'on s'envole, prenne racine par les deux ailes, oiseau de bonheur ou de malheur, qu'importe, plumes prises dans le pays de l'air, et les terres du vent. Ça vous emmène et vous emporte. C'est un pays entre deux pays, comme un chaînon manquant. On peut en faire un pont. Passerelle de voix, de gestes et de visions. Passerelle d'écrits sur la rivière du temps, le fleuve du siècle, l'éternité elle-même de l'océan. Un pont d'Europe à l'Amérique, et des vraies guerres, jamais finies, à cette fausse paix que l'on attend, qui ne commence jamais: on y massacre au quotidien, à l'ordinaire, au jour le jour qui sont des nuits mises à l'envers pour qu'on ne sache le temps qu'il fait, le temps de misère où l'on va nu, de trêve en trêve, et sans nulle part signer de paix, vraiment, qui nous assure l'avenir, le gîte et le couvert, le vin quotidien pour avaler, même

de travers, ce gros pain noir qu'on aura noué dans son mouchoir, avant de partir, et qu'on émiette du matin au soir durant la traversée, ration d'espoirs rassis, croûtes dures, sans mie.

*

La poésie est une migrance. On le sait de tout temps : Homère exile Ulysse d'Ithaque, Ovide est expatrié de Rome à Tomes, parce que le poème est odyssee, métamorphose, dans la vie même et la fiction – une migration de voix, d'un bord à l'autre de la langue, comme fait l'oiseau d'une saison l'autre, cherchant où pondre, couvrir son œuf, en attendant de regagner le pôle, ou l'équateur. Le conte de van Schendel, où l'ici est un « outre-là », décline cet art de la métamorphose « Jusqu'à ce que je cesse d'être, que je ne sois pas ici, que je ne sois pas ailleurs, un immigrant, que je ne fasse plus que quoi que ce soit, que cela, rien, que je cesse, une espèce de bazar ou de souk aux fichus, les têtes enrubannées sont mortes, que je m'enfonce dans des murs, que je sois enfoncé dedans, les murs reçoivent même l'oubli, c'est mou, ça déglutit tout l'entier, le corps, la côte, l'ébloui, jusqu'à ce que je ne me hâisse même plus. Je cesse d'être Moi, c'est bien. » Une cessation d'être, rien que pour devenir, l'arrêt de moi à l'origine de toi, nous noué, un je divorcé de soi-même pour épouser l'autre : l'autre de l'autre que l'on devient, transhumé d'une terre à une mer à une terre encore, où tout se met à flotter, vague, puis dépose son peu d'écume dans notre lit, y mélangeant notre naissance à l'agonie, berceau, tombeau sur la même rive, bordant le vide, qu'un livre sur sa vie dessine dans le possible, et l'impossible aussi.

On est à soi son émigré, son propre réfugié : la poésie, et son étrange géographie, est notre carte d'identité. Elle nous indique du bout du pied le chemin à suivre pour se franchir, d'un bord à l'autre, se parcourir en son entier, par les ravines et les sentiers. On marche, ça marche : on ne s'arrête plus, on ne sera jamais assis. On appelle ça l'oiseau, la poésie. Un portrait d'homme dans un paysage de femme – ou serait-ce l'inverse ? Jousse en Je, Je en Jousse, Je en joue dans un regard d'Elle tirant sa salve de caresses. La migration est désirante, infiniment. Elle embrasse ce qu'elle rencontre : le tout-venant, le rien-allant. L'étreint dans le souvenir, l'y entretenant. Passion de passage, qui reste.

Le sentiment d'être – ici, maintenant – n'est jamais si fort que lorsqu'il semble venir d'ailleurs. Revenu de tout. Ayant passé par les voies et les dévoiements qui mènent tout droit au sentiment de son propre néant, le temps perdu d'une vie qu'on ne regagne qu'à demi dans cette moitié d'histoire : une mémoire grevée d'oubli, des territoires jamais conquis. C'est le sens de toute biographie, d'amener sa vie à se transvider de soi dans l'autre, d'un océan de temps dans les continents d'espace, Amérique par Amérique, jusqu'aux klondikes, aux eldorados de pauvreté qui nous ramènent à notre point de départ : l'indigence d'où l'on vient, la nudité foncière, du fait qu'on naît, sans rien, pauvre d'être, comme de nulle part. Un essouchement, voilà. L'auto-récit, c'est ça. Et l'auto-poésie. Un emportement de soi. Un déportement même. Pour que l'on sente ses radicales voler dans l'air à tout moment : on appartient à cette poussière, au bout, un peu de terre restée, jetée au vent. Écrire nous éradique, lire aussi. Et ce récit de van Schendel par-dessus tout, qui nous arrache de nous.

On naît de personne, ou de tout le monde. Déposé là par cette cigogne : la langue ou la mémoire. Et leur

mélange, ailes d'air, de vent. Le métissage du sang, du sol, du ciel. On naît croisé, comme les chats, les chiens. Et bariolé, comme l'oiseau du conte, qui prend et perd tous les plumages, tous les ramages pour faire son œuvre – cette poésie, cette épopée. Jousse est de Russie, mais l'oiseau d'où ? On ne saura pas. Il n'y a nulle part d'éclaircissement : la vie ne répond pas aux questionnaires, à tous ces tests d'intelligence – d'intelligence avec qui ? Les récits ou les romans sont des questionnements, ou bien des quêtes, nullement des interrogatoires et des enquêtes : toute origine reste étrangère, la fin de même – deux inconnues d'une équation sans solution, dans un théorème qui n'appelle aucune démonstration.

La vie est un obscurcissement. *Jousse et la traversée des Amériques* se méfie comme de la peste des fausses clartés : celles qui viennent des miradors, braquées sur soi par ceux qui voient dans les pensées – et les photographient, cliché par cliché. Puis les publient. À la une de leurs journaux intimes, l'âme intimée, mauvaise photo d'identité. La poésie ne s'écrit pas dans un passeport, où figureraient la date et le lieu précis, en clair, des événements les plus marquants de sa propre vie. Un passe-partout pour l'éternité : la lumière faite, enfin, sur cet obscur objet du destin qu'est l'existence que l'on mène – mené par qui ? Notre âme a une ombre, aussi, plus sombre, sans doute, que celle de notre corps : une ombre portée sur nos pensées, et sur la langue tout entière, qui nous éclaire depuis cette nuit, tombée plus dense sur le passé. Pas étonnant que ce qu'on dise, écrive, lise à voix basse, et la vue basse, le geste las, soit si obscur, si assombri, comme est le ciel avant l'orage, près d'éclater, et bien avant toute éclaircie. Un nuage passe sur notre vie, dès qu'on se met à la conter. Saisir la forme de ce nuage, dans le contour de son ombrage,

et dans le rythme de son passage, voilà le sens de tout récit, de tout ce papier que l'on noircit.

*

C'est un trio. Un triplet de contes : celui de Jousse, cet autre de Petit-Moi, cet autre encore dit de l'Oiseau, « l'oiseau merveilleux », « l'oiseau irrévocable », « l'oiseau du temple ». Un triangle amoureux. Une trinité de voix, profane – de *pro-fanus* : « hors du temple », comme dit le latin, et de *pro-phanès*, dit le grec : « ce qui se montre d'avance, devant, en clair, avec évidence », ce qui, littéralement, devance (*pro-*) le paraître (*-phanein*), bref, la poésie, cette pro-phétie, le don de voir, de voix, qui ne touche pas tant les choses divines que leur humaine profanation, l'apparition en clair d'une existence en soi, hors de tout temple, hors de tout temps. « Oui. C'est clair, très clair au début. Une eau propre dans les yeux, il y a là quelques lichens, détachés les uns des autres, sinuant comme s'ils avaient des ailes pour frayer, nageant à des mètres, des mètres, des mètres de fond. Ensuite, pour la suite que je vous conte, c'est obscur, de plus en plus. C'est obscur jusqu'à ce que je cesse d'être. D'être Moi, puisque ainsi, petit moi, l'on me désigne... » – cesser d'être, enfin, est une lucidité, une transparence où l'on « déplie les yeux » sur tout ce qui n'est pas soi, au fond et à des mètres de fond de soi : cet « écheveau de mes provenances » qui « les annule toutes », dit Jousse, ajoutant : « je ne suis pas une Russe. Je suis un collier d'adjectifs ». J'entends – car « j'écoute droit dans les yeux », moi aussi – *je suis une ruse*, Ulysse au féminin, Pénélope inverse, dévidant l'écheveau, le « récit échelonné dénou[ant] tous les liens ordinaires », ceux de cause à effet, d'hier à demain, en un collier de nœuds qui n'attachent à rien, pendu qu'on est à son seul destin,

déjoué par le récit qu'au jour le jour notre vie fait, y mettant cette poésie qui échappe au liant, aux liens, aux pleins et au plan.

C'est une question de liberté : la fable se meut dans un espace vidé, la parole est à l'air libre. Pas d'entraves au conte de van Schendel, sinon celles, flottantes, de ses propres travées : elles mènent où bon leur semble dans des espaces non euclidiens, des temps non newtoniens, vers l'affranchissement total des lois de la gravité pour l'assomption du principe mère de l'attraction universelle, qui exprime non tant la force que la faiblesse de tout *ce qui est* pour ce qui attire, de toute part et en tout sens, par pur attrait, sans intérêt. Le désir seul mène le jeu des hauts et des bas, des avant et des après, des ici et des ailleurs : « la sensation démente si longtemps de n'être pas ici et plus là, de n'avoir plus aucun lieu de naissance mais une attache errante ; un amour qui en tient lieu ». Une attraction flottante, un lien souple, d'air à air, qui vous libère : une association d'idées, d'images, de mots qui vaille *de facto* pour une union de chair, l'union libre du cœur au cœur par tout le corps. Une troïka d'Oiseau, de Jousse, de Petit-Moi – accotés l'un à l'autre, comme enconcubinés. Toutes nos histoires sont des histoires d'amour, qui en tiennent lieu : on substitue à soi, dans le récit et le poème, ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas, qui font une histoire d'amour, de haine, d'indifférence parfois, avec les choses les plus anodines que l'on vit – on nom de qui ? on ne le sait pas. On n'a plus de nom, que des adjectifs : ce qui s'ajoute à ce qu'on nous soustrait dès lors qu'on nous donne un nom, comme un diminutif.

La quête d'altérité va jusque-là : perdre son nom, ou en prendre un autre. Sur-nom, sous-nom, qu'importe : un nom de plume ou un nom d'aile, pour faire oiseau et pour faire Jousse. Un nom d'emprunt : le

Petit-Moi, le Petit-Nom, un nom de joie. « Nous, nous sommes libres. Nous portons des surnoms », dit Jousse. Elle dit : « Je n'avais, en me présentant aux autres, pas plus qu'eux décliné une identité quelconque. Nos modes de présentation respirent : nous nous voyons, nous nous parlons, nous existons, la vie commence, à chaque regard, à chaque parole » – alors que « le nom d'état civil [est] le signe politique du silence et de la distance », la loi du Silence, l'autorité de la Distance. La loi du nom, c'est la loi du cadenas : ça vous enferme en vous, abrogeant cette loi d'association avec l'autre en soi, en toi, en nous, en elle et en oiseau, le petit moi en petit tas. Amas de nœuds. L'anonymat du petit soi est un effet d'hétéronymes : tant de noms en lui, tant d'origines mêlées, qu'il y a foule dès qu'on en parle comme de tant d'autres – Je ou Se, Jousse en Soi, c'est du pareil au même, du sans pareil quand même, du tout autre dans le rien d'autre. *Je?* le sobriquet de qui, de quoi ?

Le récit et le poème sont la réponse qu'on donne, fausse, tronquée – fictive et fabulée –, à qui demande *qui l'on est*, et le nom qu'on porte. « Les réponses attendent l'équinoxe des questions, dit van Schendel, l'instant de leur défaillance », qu'elles tombent dans leur propre silence, où elles pendent sans force. Alors écrire, pour lui, revient à cela : « défaillir dans ce qui advient » – faillir au test du temps, et la montrer, cette faille, où toute question reste en suspens. L'écriture n'est pas demandeuse. Elle ne demande rien, en fait, qu'un peu d'amour à revendre, gratis comme vivre, même après qu'écrire lui ait donné un prix, qui chaque jour baisse, chaque nuit tombe : c'est le prix du temps, dont les valeurs sont en chute libre, les heures comptées à rebours, l'histoire en faillite technique. Écrire n'obéit guère à l'offre et à la demande : à l'ordre des questions

et des réponses. Écrire ne demande plus la parole – qui en émane, d'emblée : offerte. Plus besoin, à l'écrivain comme à quiconque, d'« avoir *la* parole » : il lui suffit d'« être *une* parole », parmi tant d'autres, et avec celles, nombreuses, du pays d'accueil et d'adoption, quand on est orphelin de soi, laissé fin seul sur le trottoir, à l'abandon, moise sauvé des mots, et les fendant, bientôt, pour que l'on passe d'une rive à l'autre de son silence sans trop se mouiller à son propre sang.

*

Je ne suis pas critique : je ne juge pas les livres. Je les sens, seulement, et cherche à les faire sentir. Pour les faire revivre. Qu'on ne les laisse pas mourir tout seuls dans les bibliothèques. Qu'on meure avec eux, s'il faut mourir un peu. Les accompagne dans leur mort, pour qu'ils nous raccompagnent dans nos vies. Je n'en rends pas compte – ce serait vain, et prétentieux – mais tiens compte d'eux, absolument. On n'aura jamais tout dit des livres qu'on lit, relit. Tout expliqué : jugé et adjugé. Alors, ne plus faire semblant : dire, seulement, ce qu'on prend d'eux, et le dire vraiment, soit en l'offrant. Le redonnant en mille : le leur rendant. On attaque les livres et les défend ; ce n'est pas mon genre. Je *crible*, plutôt, passe au tamis le livre, dont je retiens le grain, l'ivraie, le sel très fin et le poivre qui pique, irrite. Je pense à Georges Blin, à sa *Cribleuse de blé*, où la critique, du verbe *krinein*, est définie comme « la recette d'un tourbillon de l'œuvre dans le vent » pour en faire tomber, au fond de l'étamine (ce nom de la mémoire, où tout est fécondé), la céréale vive du *cernere*, du *certamen*, cette certitude de l'âme qui sait « discerner la miche entre les pierres, le sperme des morts, ou l'essen-

tiel »*, le semis de semence dont l'imagination du lecteur fera son pain, seul juge devant sa faim. Il goûte ce qui en lui nourrit une famine de chaque instant, qui lui tord l'âme au fond du ventre, d'où la parole surgit : écho de sa propre faim, qu'une pincée de sens, ça et là, d'images et de sons, comble et rassasie. C'est un jugement de Salomon : couper le livre en deux, comme la poire, non pour en partager le côté bon et le côté mauvais, s'il en est un, mais pour en goûter la chair, du bout des lèvres ou à pleines dents.

On ne va dans ce livre, cahoteux, caillouteux, que par rebonds, critiques, rebonds d'écrits : par goût du saut, périlleux, d'un passage l'autre au-dessus du vide que leur juxtaposition creuse. Une haute voltige, pour qui « marche comme on fait l'histoire et comme il arrive que l'on danse : un pas long à droite, un pas court à gauche, une pause ; un pas long à gauche, un pas court à droite, une pause. (...) Non plus le tic-tac-tac de la marche commune, mais un tac-tic/tic-tac qui affine la beauté des contraventions aux normes les plus ordinaires ». Un livre hors normes, qui fait ses propres lois : on y circule à gauche et dans le gauchissement des règles les plus strictes, auxquelles l'on tord le cours, comme le bâton a le cou tors dès qu'on le plonge dans l'onde. Le baston de la loi subira les pires torsions une fois plongé dans les eaux troubles de la fiction : les Grands Guignols de l'Histoire noyés dans la mare du Petit-Moi.

C'est le privilège des contes d'ouvrir grand l'éventail des chemins – inventés à mesure pour mesurer point par point, pas à pas, dans l'inventaire des lieux d'où l'on vient et où l'on va, la distance qui nous sépare de

* Georges Blin, *La Cribleuse de blé. La critique*, Paris, Librairie José Corti, 1968, p. 10.

notre fin. « Personne ne sait où nous sommes », écrit van Schendel, près de clore le conte, « Nous (Jousse, l'oiseau et Petit-Moi) ne le savons pas davantage, bien que j'indique le chemin » – et il ajoute : « J'indique le sens mais j'ignore la route, voilà ma réponse ». À quelle question répond-elle, et à quel besoin ? On lit pour questionner sa propre vie dans la réponse qu'est celle des autres, donnée par écrit dans les poèmes et les récits. On écrit pour répondre à côté de la question : *du côté de la question, à son côté* comme à son flanc. Et de son bord : dans la demande et dans le besoin.

Lecteur et auteur se rencontrent là : dans la relance, de phrase en phrase, des questions sans réponse autre que l'état d'enfance profonde où nous plonge cette ignorance de fond qui nous pousse depuis tout temps à demander mer et monde aux fables et aux fictions. « Où allons-nous ? demande le petit moi à son double Jousse. Tu verras bien, on va où on veut aller. Qu'est-ce que c'est vouloir aller quelque part on ne sait où ? C'est vouloir ce qu'on n'a jamais pu faire. Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est une enfance. Qu'est-ce qu'une enfance ? C'est aller n'importe où. » Voilà : c'est où je vais. Où l'oiseau mène, emportant Jousse, et avec elle tout van Schendel, son monde, ses mots, tout ce qui va, cahin-caha, dans tous les sens et bien au-delà – qu'importe où, si c'est là même où l'on se retrouve, au bout de soi, dans les confins de l'autre. La lisière d'où ? L'orée de quand ? Au bord du temps, dans ses débordements.